



Albert Cohen
Belle du Seigneur

ÉDITION ÉTABLIE
PAR CHRISTEL PEYREFITTE ET BELLA COHEN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ALBERT COHEN

Belle du Seigneur

ÉDITION ÉTABLIE

PAR CHRISTEL PEYREFITTE ET BELLA COHEN

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1968,
pour le texte.

© Éditions Gallimard, 1986,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

PREMIÈRE PARTIE

À MA FEMME

BELLE DU SEIGNEUR

I

Descendu de cheval, il allait le long des noisetiers et des églantiers, suivi des deux chevaux que le valet d'écurie tenait par les rênes, allait dans les craquements du silence, torse nu sous le soleil de midi, allait et souriait, étrange et princier, sûr d'une victoire. À deux reprises, hier et avant-hier, il avait été lâche et il n'avait pas osé. Aujourd'hui, en ce premier jour de mai, il oserait et elle l'aimerait.

Dans la forêt aux éclats dispersés de soleil, immobile forêt d'antique effroi, il allait le long des enchevêtrements, beau et non moins noble que son ancêtre Aaron, frère de Moïse, allait, soudain riant et le plus fou des fils de l'homme, riant d'insigne jeunesse et amour, soudain arrachant une fleur et la mordant, soudain dansant, haut seigneur aux longues bottes, dansant et riant au soleil aveuglant entre les branches, avec grâce dansant, suivi des deux raisonnables bêtes, d'amour et de victoire dansant tandis que ses sujets et créatures de la forêt s'affairaient irresponsablement, mignons lézards vivant leur vie sous les ombrelles feuilletées des grands champignons, mouches dorées traçant des figures géométriques, araignées surgies des touffes de bruyère rose et surveillant des charançons aux trompes préhistoriques, fourmis se tâtant réciproquement et échangeant des signes de passe puis retournant à leurs solitaires activités, pics ambulants auscultant, crapauds

esseulés clamant leur nostalgie, timides grillons tintant, criantes chouettes étrangement réveillées.

Il s'arrêta, et voici, ayant baisé à l'épaule le valet, il lui prit la valise de l'exploit, et il lui ordonna d'attacher les rênes à cette branche et de l'attendre, de l'attendre aussi longtemps qu'il faudrait, jusqu'au soir ou davantage, de l'attendre jusqu'au sifflement. « Et dès que tu entendas le sifflement, tu m'amèneras les chevaux, et tout l'argent que tu voudras tu l'auras, par mon nom ! Car ce que je vais tenter, nul homme jamais ne le tenta, sache-le, nul homme depuis le commencement du monde ! Oui, frère, tout l'argent que tu voudras ! » Ainsi dit-il, et de joie il châtia sa botte avec sa cravache, et il alla vers son destin et la maison où cette femme vivait.



Devant la villa cossue du genre chalet suisse et qui semblait en acajou tant elle était astiquée, il considéra les cupules de l'anémomètre qui tournaient lentement sur les ardoises du toit, se décida. Valise à la main, il poussa avec précaution la grille du jardin, entra. Dans le bouleau penchant sa tête en feu, des oiselets faisaient leur petit vacarme imbécile en hommage à ce monde charmant. Pour éviter le bruyant gravier, il fit un bond jusqu'aux plates-bandes d'hortensias protégées par des rocailles. Arrivé devant la grande baie, il regarda, dissimulé par le lierre. Dans le salon de velours rouges et de bois dorés, elle jouait, assise devant le piano. « Joue, ma belle, tu ne sais pas ce qui t'attend », murmura-t-il.

Grimpé sur le prunier, il se hissa jusqu'au balcon du premier, posa son pied sur la chaîne d'encoignure puis sa main sur une pièce de bois en saillie, fit un rétablissement, atteignit l'appui de la fenêtre du deuxième étage, écarta les volets à demi fermés puis les rideaux, entra d'un bond dans la chambre. Voilà, chez elle, comme hier et avant-hier, mais aujourd'hui il se montrerait à elle et il oserait. Vite, préparer l'exploit.

Le torse nu, penché sur la valise ouverte, il en retira un vieux manteau délabré et une toque de

fourrure mitée, s'étonna de la cravate de commandeur que sa main venait de rencontrer. Autant la mettre puisqu'elle était là, rouge et belle. Se l'étant nouée autour du cou, il se campa devant la psyché. Oui, beau à vomir. Visage impassible couronné de ténèbres désordonnées. Hanches étroites, ventre plat, poitrine large, et sous la peau hâlée, les muscles, souples serpents entrelacés. Toute cette beauté au cimetière plus tard, un peu verte ici, un peu jaune là, toute seule dans une boîte disjointe par l'humidité. Elles seraient bien attrapées si elles le voyaient alors, silencieux et raide dans sa caisse. Il sourit de petit bonheur, reprit son errance, de temps à autre soutesant son pistolet automatique.

Il s'arrêta pour considérer le petit compagnon trapu, toujours prêt à rendre service. La balle s'y trouvait déjà qui plus tard, oui, plus tard. Non, pas la tempe, risque de rester vivant et aveugle. Le cœur, oui, mais ne pas tirer trop bas. La bonne place était à l'angle formé par le bord du sternum et le troisième espace intercostal. Avec le stylo qui traînait sur un guéridon, près d'un flacon d'eau de Cologne, il marqua l'endroit propice, sourit. Là serait le petit trou étoilé, entouré de grains noirs, à quelques centimètres du mamelon que tant de nymphes avaient baisé. Se débarrasser dès à présent de cette corvée ? En finir avec le gang humain, toujours prêt à haïr, à médire ? Fraîchement baigné et rasé, il ferait un cadavre présentable, et commandeur de surcroît. Non, tenter d'abord l'entreprise inouïe. « Bénie soistu si tu es telle que je crois », murmura-t-il cependant que le piano continuait en bas ses délices, et il baisa sa main, puis reprit sa marche, à demi nu et absurde commandeur, contre ses narines tenant le flacon d'eau de Cologne sans cesse respiré. Devant la table de chevet, il s'arrêta. Sur le marbre, un livre de Bergson, des fondants au chocolat. Non, merci, pas envie. Sur le lit, un cahier d'école. Il l'ouvrit, le porta à ses lèvres, lut.

« J'ai résolu de devenir une romancière de talent. Mais ce sont mes débuts d'écrivain et il faut que je m'exerce. Un bon truc sera d'écrire dans ce cahier

tout ce qui me passera par la tête sur ma famille et sur moi. Ensuite, les choses vraies que j'aurai racontées, une fois que j'aurai une centaine de pages, je les reprendrai pour en tirer le début de mon roman, mais en changeant les noms.

« C'est avec émotion que je commence. Je crois que je peux avoir le don sublime de création, du moins je l'espère. Donc chaque jour écrire au moins dix pages. Si je ne sais pas me tirer d'une phrase ou si ça m'embête, adopter le style télégraphique. Mais dans mon roman je ne mettrai naturellement que de vraies phrases. Et maintenant, en avant !

« Mais avant de commencer, il faut que je raconte l'histoire du chien Spot. Elle n'a rien à voir avec ma famille mais c'est une histoire très belle et qui témoigne de la qualité morale de ce chien et des Anglais qui s'en sont occupés. Il est possible d'ailleurs que je m'en serve aussi dans mon roman. Il y a quelques jours j'ai lu dans le *Daily Telegraph* (je l'achète de temps en temps pour ne pas perdre contact avec l'Angleterre) que Spot, un bâtard noir et blanc, avait l'habitude de venir attendre son maître tous les soirs à six heures, à l'arrêt de l'autocar, à Sevenoaks. (Il y a trop de à. Phrase à revoir.) Or, un mercredi soir, son maître n'étant pas descendu de l'autocar, Spot ne bougea pas de l'arrêt et attendit toute la nuit sur la route, dans le froid et le brouillard. Un cycliste qui le connaissait bien, et qui l'avait vu la veille un peu avant six heures, le revit le lendemain à huit heures du matin, toujours assis à la même place, attendant patiemment son maître, pauvre chou. Le cycliste fut tellement touché qu'il partagea ses sandwiches avec Spot puis alerta l'inspecteur de la Société protectrice des animaux (R.S.P.C.A.) de Sevenoaks. On fit donc une enquête et on apprit que le maître de Spot était mort subitement à Londres le jour précédent, terrassé par une crise cardiaque. Il n'y avait pas d'autres détails dans le journal.

« Angoissée par la souffrance de ce pauvre petit qui était resté quatorze heures à attendre son maître, j'ai télégraphié à la R.S.P.C.A. (dont je suis membre bienfaiteur) que j'étais prête à adopter Spot et je l'ai priée de me l'envoyer par avion, à mes frais. Le

même jour j'ai reçu la réponse : SPOT DÉJÀ ADOPTÉ. Alors j'ai télégraphié : SPOT A-T-IL ÉTÉ ADOPTÉ PAR UNE PERSONNE DE CONFIANCE ? DONNEZ TOUS DÉTAILS. La réponse, par lettre, a été parfaite. Je la transcris pour montrer combien les Anglais sont merveilleux. Je traduis : *Chère madame, en réponse à votre question, nous avons le plaisir de vous informer que Spot a été adopté par Sa Grâce l'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, qui nous semble offrir toutes garanties de moralité. Le premier repas de Spot dans le palais archiépiscopal a été pris de bon appétit. Sincèrement vôtre.*

« Maintenant, ma famille et moi. Je suis donc née Ariane Cassandre Corisande d'Auble. Les Auble c'est ce qui se fait de mieux à Genève. Originaires de France, ils sont venus rejoindre Calvin en 1560. Notre famille a donné à Genève des savants, des moralistes, des banquiers terriblement distingués et réservés, et un tas de pasteurs, de modérateurs de la Vénération Compagnie. Et puis il y a eu un ancêtre qui a fait des choses scientifiques avec Pascal. L'aristocratie genevoise, c'est mieux que tout, sauf la noblesse anglaise. Grand-maman était une Armiot-Idiot. Parce qu'il y a les Armiot-Idiot qui sont des gens bien et les Armyau-Boyau qui sont peu de chose. Naturellement, le second nom, Idiot ou Boyau, n'existe pas pour de vrai, c'est seulement pour qu'on ne soit pas obligé d'épeler les dernières lettres. Dommage, notre nom va bientôt s'éteindre. Tous les Auble ont claqué, sauf oncle Agrippa qui est célibataire et donc sans descendants. Et moi, si j'ai un jour des enfants, ce ne sera jamais que des Deume.

« Il faut maintenant que je parle de Papa, de Maman, de mon frère Jacques et de ma sœur Éliane. Maman est morte en donnant le jour à Éliane. Il faudra changer cette phrase dans le roman, ça fait bête. De Maman, je ne me rappelle rien. Ses photos ne sont pas très sympathiques, une tête sévère. Papa donc pasteur et professeur à la faculté de théologie. Lorsqu'il est mort, nous étions encore très jeunes, Éliane cinq ans, moi six ans et Jacques sept ans. La femme de chambre m'expliqua que Papa était au ciel et ça me fit peur. Papa était très bon, très imposant, je l'admirais. D'après ce que m'en a dit oncle

Agrippa, il était froid en apparence par timidité, scrupuleux, droit de cette droiture morale qui est la gloire du protestantisme genevois. Que de morts dans notre famille ! Éliane et Jacques tués dans un accident d'automobile. Je ne peux pas parler de Jacques et de mon Éliane. Si j'en parlais, je pleurerais et je ne pourrais pas continuer.

« En ce moment à la radio on joue le "Zitto, zitto" de la *Cenerentola* de l'horrible Rossini, ce petit âne qui ne s'intéressait qu'aux cannelloni qu'il confectionnait lui-même. Tout à l'heure, c'était *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns. Encore pire. À propos de radio, l'autre soir on y a retransmis une pièce d'un certain Sardou, intitulée *Madame Sans-Gêne*. Affreux ! Comment peut-on être démocrate après avoir entendu les rires et les applaudissements du public ? La joie de ces idiots à certaines reparties de madame Sans-Gêne, duchesse de Dantzig. Par exemple lorsque, à une réception de la cour, elle dit avec un accent populo : "Me v'là !" Pensez, une duchesse ancienne blanchisseuse et fière de l'avoir été ! Oh, sa tirade à Napoléon ! Je méprise de tout mon cœur ce monsieur Sardou. Naturellement, la mère Deume a beaucoup aimé. Affreuses aussi à la radio les clameurs vulgaires du public des matches de football. Comment ne pas mépriser ces gens-là ?

« Après la mort de Papa, nous allâmes tous trois habiter chez sa sœur Valérie que nous appelions Tantlérie. Dans le roman, bien décrire sa villa de Champel, pleine de mauvais portraits d'un tas d'ancêtres, de versets bibliques et d'anciennes vues de Genève. À Champel il y avait aussi le frère de Tantlérie, Agrippa d'Auble, que j'appelais oncle Gri. Il est très intéressant mais je le décrirai une autre fois. Pour le moment je ne parlerai que de Tantlérie. C'est un personnage que j'utiliserai sûrement dans mon roman. Elle a fait de son mieux, durant sa vie, pour me témoigner le moins possible son affection, qui était profonde. Je vais essayer de la décrire vraiment, comme si c'était le début du roman.

« Valérie d'Auble était fort consciente d'appartenir à l'aristocratie genevoise. À vrai dire, le premier des Auble avait été marchand drapier sous Calvin,

mais il y avait longtemps et à tout péché miséricorde. Ma tante était une haute personne majestueuse, au beau visage régulier, toujours vêtue de noir et qui professait pour la mode le plus vif dédain. C'est ainsi qu'elle portait toujours, lorsqu'elle sortait, un étrange chapeau plat, une sorte de grande galette, ornée par-derrière d'un court voile noir. Son ombrelle violette, dont elle ne se séparait jamais, qu'elle tenait devant elle comme une canne et en s'y appuyant, était célèbre à Genève. Très charitable, elle partageait le plus gros de ses revenus entre des institutions de bienfaisance, les missions évangéliques en Afrique et une association qui avait pour but de sauvegarder l'ancienne beauté de Genève. Elle avait aussi fondé des bourses de vertu pour jeunes filles pieuses. "Et pour les jeunes gens, tante ?" Elle m'avait répondu : "Je ne m'occupe pas des chena-pans."

« Tantlérie faisait partie d'un groupe, maintenant presque disparu, de protestants particulièrement orthodoxes, qu'on appelait les Tout Saints. Pour elle, le monde se partageait en élus et en réprouvés, la plupart des élus étant genevois. Il y avait bien quelques élus en Écosse, mais pas beaucoup. Elle était cependant loin de croire que le fait d'être genevois et protestant suffisait à sauver. Il fallait encore, pour trouver grâce aux yeux de l'Éternel, remplir cinq conditions. Primo, croire à l'inspiration littérale de la Bible et par conséquent qu'Ève avait été tirée de la côte d'Adam. Secundo, être inscrit au parti conservateur, appelé national-démocratique, je crois. Tertio, se sentir genevois et non suisse. ("La république de Genève est alliée à des cantons suisses, mais à part cela nous n'avons rien de commun avec ces gens.") Pour elle, les Fribourgeois ("Quelle horreur, des papistes !"), les Vaudois, les Neuchâtelois, les Bernois et tous les autres Confédérés étaient des étrangers au même titre que les Chinois. Quarto, faire partie des "familles convenables", c'est-à-dire celles, comme la nôtre, dont les ancêtres avaient fait partie du Petit Conseil avant 1790. Étaient exceptés de cette règle les pasteurs, mais uniquement les pasteurs sérieux, "et non de ces jeunets libéraux tout rasés qui

ont le front de prétendre que Notre Seigneur n'était que le plus grand des prophètes !" Quinto, ne pas être "mondain". Ce mot avait pour ma tante un sens tout particulier. Par exemple, était mondain à ses yeux tout pasteur gai, ou portant faux col mou, ou revêtu d'un costume sportif, ou chaussé de souliers de teinte claire, ce qu'elle avait en horreur. ("Tss, je t'en prie, des bottines jaunes!") Était également mondain tout Genevois, même de bonne famille, qui allait au théâtre. ("Les pièces de théâtre sont des inventions. Je ne me soucie pas d'écouter des mensonges.")

« Tantlérie était abonnée au *Journal de Genève* parce que c'était une tradition dans la famille et que, de plus, elle "croyait" en posséder des actions. Elle ne lisait cependant jamais cet organe respectable, le laissait intouché sous sa bande parce qu'elle en désapprouvait, non certes la ligne politique, mais ce qu'elle appelait les parties inconvenantes, entre autres : la page de la mode féminine, le feuilleton du roman au bas de la deuxième page, les annonces matrimoniales, les nouvelles du monde catholique, les réunions de l'Armée du salut. ("Tss, je te demande un peu, de la religion avec des trombones!") Inconvenantes aussi les réclames de gaines et les annonces de "cabarets", ce mot étant le nom générique qu'elle donnait à tous établissements suspects, tels que music-halls, dancings, cinémas, et même cafés. En passant, pour que je n'oublie pas : sa réprobation lorsqu'elle apprit qu'oncle Agrippa, ayant grand-soif, était entré un jour dans un café pour la première fois de sa vie et s'y était courageusement fait servir du thé. Quel scandale ! Un Auble au cabaret ! En passant aussi, indiquer quelque part dans mon roman que Tantlérie, de toute sa vie, n'a jamais dit le moindre mensonge. Vivre dans la vérité était sa devise.

« Très économe quoique généreuse, elle n'a jamais fait vendre un seul de ses titres, non par attachement aux biens de ce monde, mais parce qu'elle ne se considérait que dépositaire de sa fortune. ("Tout ce qui me vient de mon père doit aller intact à ses petits-enfants.") J'ai dit plus haut qu'elle "croyait"

avoir des actions du *Journal de Genève*. En effet, peu compétente en matière financière, elle considérait ses actions et ses obligations comme des choses nécessaires mais basses qu'il fallait mentionner le moins possible et dont il ne convenait pas de s'occuper. Elle s'en rapportait aveuglément à MM. Saladin, de Chapeaurouge et compagnie, banquiers des Auble depuis la disparition de la banque d'Auble et gens parfaitement respectables, bien qu'elle les soupçonât de lire le *Journal de Genève*. ("Mais je suis tolérante, je comprends que c'est une nécessité pour ces messieurs de la banque, il faut qu'ils se tiennent au courant.")

« Il va sans dire que nous ne voyions que des gens de notre espèce, tous follement pieux. À l'intérieur de la tribu protestante *bien* de Genève, ma tante et ses congénères formaient un petit clan d'ultras. Pas question pour nous de jamais fréquenter des catholiques. Un souvenir de moi à onze ans, lorsque oncle Gri nous avait emmenées, Éliane et moi, pour la première fois à Annemasse, petite ville française près de Genève. Dans le coupé à deux chevaux de Tantlérie, conduit par notre cocher Moïse — calviniste de stricte observance, lui aussi, malgré son prénom — l'excitation des deux petites à l'idée de voir enfin des catholiques, cette peuplade bizarre, ces indigènes mystérieux. Durant le parcours, nous chantions sur l'air des lampions : "On va voir des catholiques, on va voir des catholiques !"

« Je reviens à Tantlérie. En chapeau plat suivi du court voile noir, elle sortait tous les matins à dix heures dans son coupé, conduit par Moïse en haut-de-forme et bottes à revers. Elle allait visiter sa chère cité, voir si tout était en place. Si quelque imperfection la choquait, rampe descellée, ferrure menaçant de tomber ou fontaine publique tarie, elle "montait voir un de ces messieurs", c'est-à-dire qu'elle allait tancer un des membres du gouvernement genevois. Le prestige de son nom et de son caractère, renforcé par ses libéralités et ses alliances, était tel que ces messieurs s'empressaient de lui donner satisfaction. À propos du patriotisme genevois de Tantlérie : elle avait rompu avec une princesse

Septième partie

CIII	981
CIV	991
CV	995
CVI	997
Dossier de presse	1001

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

*Préface,
par Christel Peyrefitte*

*« Albert Cohen »
par Bella Cohen*

*Chronologie de la vie
et de l'œuvre d'Albert Cohen*

*Bibliographie
par Christel Peyrefitte*

BELLE DU SEIGNEUR

Dossier de presse